

TIERS LIVRE, L'ATELIER HEBDO

*#construire #08
à partir de Jean Rolin,
« Le pont de Bezons »*

ONT PARTICIPE

<i>Ugo Pandolfi</i>	4
<i>Ève François De peur qu'ils s'effondrent</i>	5
<i>Nathalie Holt Arches</i>	7
<i>Jean-Luc Chovelon souvenirs d'un pont qui n'existait pas</i>	9
<i>Catherine Plée Nous irons</i>	13
<i>Yael Uzan Et mes ponts</i>	17
<i>Christine Eschenbrenner ponts entre les ponts</i>	21
<i>Raymonde Interlegator La traversée en bandes verte et bleue</i>	24
<i>Betty Gomez Vers le pont</i>	30
<i>Hélène Boivin Pont de Saint-Brieuc</i>	34
<i>Serge Bonnery Le village aux six ponts</i>	37
<i>Piero Cohen Hadria Ça, c'est Paris !</i>	40
<i>George Baron De pierre et de sang</i>	45
<i>Valérie Mondamert Pont Royal</i>	48
<i>Isabelle Vauquois Faire émerger du capharnaüm</i>	50
<i>Monika Espinasse Un lien</i>	52
<i>Noëlle Baillon Du métal et des rivets</i>	54

la peau est un pont

telle la mer vers l'autre

n'être plus île

Moi je cours sur les ponts De peur qu'ils s'effondrent Toi
dessous c'est ta maison Froide et sombre/ Sous la pluie
le Mont Fuji scrute Les traces de pas mouillés Sur les
ponts d'Hiroshige/ Elles n'allaient pas danser Sur le pont
d'Avignon Elles préféraient la java dessus le pont
d'Alma/ Acier acéré du pont de Brooklyn Un homme
mort dans une limousine Amérique en panique/ Leur
pont au départ de La Repentie Sabotage d'une île/ Un
pont suspendu De joindre les deux bouts Un jour s'est
pendu/ Le pont de la rivière Englouti dans les boues Et
les sanglots enfouis Dans les corps de pierres/ Sous le
pont Mirabeau J'ai vérifié la scène Des amoureux traînent
En regardant la Seine/ A la corde au cou attachée à la
poutre du grenier À l'enjambée de trop du pont le
suicidé/ Monet peint des nénuphars Au-dessus de la
mare Soudain le Japon Un petit pont de bois rond/ Jouir
de la paix au-dedans du vivant Bâtir un pont entre amour
et ressentiment/ Le pont de Gennevilliers A failli
s'écrouler La banlieue isolée/ Pendant qu'un pont Entre
Chine et Tibet En mille pièces tombait Le son OM de
partout Résonnait/ Le pont Neuf emmailloté On a dit
c'est de l'art Le lendemain dans sa splendeur Retrouvée
dénudé/ Au détour d'un chemin feuillu Une passerelle de
bois vermoulu Grince au discret passage de la grue/
Ephémère journée Sur le pont de la célébration Des
femmes à l'ouvrage Depuis des générations S'enfuir fuir
Coups et compromissions Couper les ponts Etincelante
La flamme de la libération Démanteler l'oppression
Capitulée la soumission Chantons Dansons !

- Questions féministes, Colette Guillomin (lecture commentée d'un texte du livre, Azelie Fayolle , @ungrainde lettres)

Disparu ce petit pont de branches que nous avons jeté
près du lavoir par-dessus ru

Sur le pont d'Avignon j'ai plus d'un bal dans la tête

Brooklyn bridge : mes souliers rouges et l'homme au
chapeau noir ; le polonais du bar n'était pas juif

Sablanceaux les pieds dans l'eau, un cerf-volant vole, une
petite fille en maillot rouge court après : l'ancien
embarcadère est comme un pont coupé

Sur le pont des arts cadenassé le garçon couché rêve d'un
autre pont

Vue du pont, l'eau monte ; je cherche trace de son corps ;
bientôt c'est sûr le pont sera noyé

Sous le Pont Mirabeau les loups ont déserté la scène ;
tourne la galette noire

Du pont du bateau voir les ponts ; se baisser en passant
l'arche basse

Longtemps les autos avaient tangué entre deux rives sur
le pont d'un bateau ; un matin elles roulèrent sur ce pont
chevauchant l'horizon

J'ai connu des passerelles pendues, des ponts volants ; j'ai
connu ce petit pont qui enjambait la fosse et l'accordeur

Faire le pont ou faire la roue à cette question je n'ai pas
répondu

Un tunnel n'est pas un pont mais y ressemble

En bas près de l'usine désaffectée ce pont ; son reflet plus
précis que ses pierres

Argenton, dans la Creuse, j'étais là, Bonne Dame ta flèche
d'or, le cœur serré, à photographier des garçons qui se
défiaient à sauter du haut du pont

Il y a ce pont de carte postale, image figée d'un jardin japonais. Il y a le pont de Tancarville, si impressionnant quand on revient du Havre en longeant la Seine mais qui n'est rien d'autre qu'une autoroute posée dans le ciel quand on le traverse en voiture. Il y a le pont de la mariée au fond du Mercantour chargé de drames et de chutes, de suicides et d'histoires. Il y a le pont célèbre et le pont anonyme. Le pont sur lequel on s'arrête pour regarder le temps filer dans l'eau de la rivière qu'il enjambe. Jeter une pierre pour la voir disparaître dans l'instant, dénicher un regret dans l'écume, apercevoir un visage en pierre au fond de l'eau, chercher un poisson pour se rassurer sur l'état du monde. Se souvenir.

Écrire sur un pont. Écrire sur un pont en rassemblant des souvenirs. Des souvenirs bien réels d'un pont qui ne l'était pas.

À sa naissance, ils habitaient tous au 1 traverse du pont Baret. « Ils », c'était ses parents, ses quatre frères et sœurs, la grand-mère et un vieux chat. Jusqu'à ses neuf ans, il a habité à cette adresse avec le reste de sa famille. Il n'y avait rien de bizarre là-dedans même si, plutôt qu'une traverse, c'était plus exactement une impasse. Il est vrai qu'une traverse peut bien être une impasse, pas besoin de mener quelque part pour traverser quelque chose. Ou quelque part. Chez quelqu'un peut-être.

Il n'y avait rien de bizarre là-dedans sauf une chose. Un détail. Un truc qui, pour les gens de passage ou plutôt les

gens de traverse (c'était peut-être une impasse mais ce n'était pas un passage), un truc, donc, qu'on ne remarque pas en général. Que les gens ne remarquent pas. Sauf qu'il n'était pas les gens, il était un enfant qui vivait là et qui avait remarqué que dans la traverse du pont Baret, il n'y avait pas de pont. Ni au 1, ni au 12, ni au 19 qui était le dernier numéro de la traverse, ou plutôt de l'impasse puisque la traverse se terminait dans un champ.

Dans la traverse du pont Baret, il y avait un immeuble, un seul, au numéro 1. Il y avait aussi cinq vieilles maisons, un garage abandonné, une ferme où vivaient un fermier et sept vaches, un cabanon, trois jardins potagers, une caravane et douze abricotiers plantés sur le bord de la voie. De la traverse. Mais pas de pont.

On, ou plutôt l'enfant, pouvait imaginer que dans des temps anciens, un certain Monsieur Baret ou une Madame Baret vivait là et qu'il ou elle possédait un pont qui se trouvait à cet endroit mais qui avait à ce jour disparu. Il ou elle ou les deux vivaient peut-être dessus ou dessous de ce pont, même si cette dernière supposition paraît peu probable vu qu'on donne rarement au pont le nom de ceux qui vivent dessus. Mais il n'est pas certain non plus que Baret soit le nom de quelqu'un parce qu'on aurait parlé du pont de Baret, en rapport avec la traverse qui prendra son nom plus tard. L'adresse où vivait l'enfant et sa famille n'était pas 1 traverse du pont de Baret, ce qui laisse à penser que Baret n'était pas quelqu'un. Ce devait être quelque chose. Ou quelque part. Baret étant le nom donné à un pont qui n'existait pas, il ne serait pas étonnant que ce ne soit personne.

L'enfant avait longtemps cherché ce pont puis, à défaut, les vestiges de ce pont. Il n'avait rien trouvé. En quête d'une réponse, il avait étendu ses recherches aux impasses avoisinantes, dont certaines n'en étaient pas mais étaient de simples rues. Il y avait bien un pont, non pas dans une rue, mais dans la forêt. Au bout de la traverse se trouvait un champ. Au bout du champ se trouvait un chemin pour les tracteurs. Au bout du chemin se trouvait une forêt. Et dans cette forêt, le chemin enjambait une rivière grâce à un pont. Un pont de pas grand-chose, un pont fait de deux poutrelles métalliques et d'un tablier bétonné tout juste assez large pour qu'un petit tracteur puisse passer. Un pont qui n'avait pas besoin de nom pour exister, pas même le nom de quelqu'un qui n'existait pas.

Quand l'enfant eut neuf ans, le pont Baret disparut de sa vie et de celle de sa famille. Non pas qu'ils déménagèrent, mais parce que, comme ça arrive parfois, leur adresse changea. Du 1 traverse du pont Baret, ils habitèrent du jour au lendemain au 5 traverse Baret. Plus de pont et deux nouvelles maisons au début de la traverse qui restait une impasse pour une nouvelle numérotation côté impair. Et ce quelqu'un, quelque chose ou quelque part du nom de Baret qui était toujours là. Sans son pont.

L'enfant devenu adolescent se rendit un jour jusqu'au pont dans la forêt. Le pont de pas grand-chose semblait encore de moins. Il lui avait paru plus petit que dans ses souvenirs, ce qui semble normal quand on grandit. L'une des poutrelles était rongée par la rouille et un trou était apparu dans le ciment du tablier, laissant apparaître le treillis métallique qui renforçait le béton.

Un autre jour, plusieurs années plus tard, l'adolescent devenu adulte se rendit de nouveau jusqu'au pont amoché. La forêt avait reculé, la traverse avait été prolongée et de nombreuses maisons avaient été construites. Il s'attendait à ce que le pont ait disparu mais, tout au contraire, il avait été refait. C'était un beau pont sur lequel passaient tous les jours les grosses berlines emmenant leurs propriétaires au travail et leurs enfants à l'école. Il était plus large, plus costaud, il était même doté d'un garde-corps pour que les piétons puissent le traverser sans danger.

L'adulte s'était assis sur le parapet et avait fermé les yeux pour réfléchir. Le prolongement de la traverse Baret menait maintenant jusqu'à ce pont dans la campagne Baret, comme l'indiquait un grand panneau en bois sur le bord. Le pont Baret de la traverse existait maintenant. Il y avait comme un bug dans cette histoire de pont qui se mettait à exister après avoir été oublié.

Il y avait un bug parce que lorsqu'il avait ouvert les yeux, l'adulte était redevenu un enfant.

Il y a *join* et *pont* dans le nom de la ville, et de fait le pont joint le haut de la ville, à l'ouest, au bas de la ville, à l'est, c'est un grand pont qui enjambe une île et mord copieusement les deux rives de la Marne. Il suffisait autrefois de nommer cette ville pour aussitôt subir des ricanements et entendre entonner le refrain de la chanson de Bourvil. Un escalier desservait cette île, un autre la rive opposée, c'est celui que nous avons pris, la première fois que j'ai traversé ce pont, ou plutôt les deux premiers tiers du pont avec ma mère et ma sœur. Nous nous rendions à un premier cours de danse, l'envol froufroutant de petites filles en tutu rose et pointes aux pieds nous avait fascinées, nous les avions enviées, mais le professeur, une vieille dame (pour mes 5 ans) peu accorte s'était obstiné à appuyer féroce­ment sur mes épaules et sur mes cuisses pour imposer à mon corps un grand écart dont il ne voulait pas, ce fut douloureux et humiliant, je m'en suis plainte, il a été décidé que la danse c'était terminé, ce n'était pas ce que je désirais, mais j'étais accoutumée à la surdité des adultes. Je n'ai plus jamais repris cet escalier-là jusqu'à il y a peu. Nous habitons un immeuble en brique tout près de la gare qui avait eu, les premières années, vue sur le pont qu'il surplombait. Ce pont, on le traversait parfois en totalité, pour nous rendre à l'autre marché, celui du bas de la ville qui longeait l'avenue le prolongeant, ou au Prisunic, l'enseigne préférée de ma mère, où j'ai pris mes habitudes de chapardage quelques années plus tard, j'y ai malhonnêtement acquis mon premier mascara et un

tee-shirt en coton trop tentant, mes longues mains étaient agiles et mon cœur triste. Nous le traversions en voiture pour rejoindre la N4 le week-end et nous rendre à la campagne du côté de Provins. Toujours derrière la place du mort où siégeait ma froussarde de mère, je contemplais à la faveur des embouteillages et en contrebas les vastes hangars des studios de cinéma que le pont longeait, souvent des comédiens costumés y prenaient l'air, j'y ai vu des marquises XVIIIe y fumer leur clope en robe à paniers en compagnie de bergers montagnards. Au milieu du pont des gerbes bleu blanc rouge fleurissent chaque mois de mai une plaque commémorative de la Libération. Mon père, qui faisait partie d'une association d'anciens combattants, ne manquait jamais la cérémonie où je l'ai parfois suivi, impressionnée par sa rectitude et sa mine de circonstance tandis qu'un ennui profond agitait mes jambes. Les jours sombres de ma vie lycéenne, je devrais dire ma vie de lycée buissonnier je venais errer là et descendais sur l'île dont les maisons individuelles aux styles hétéroclites me faisaient rêver, toutes avaient leur bout de rive avec un mini embarcadère où trempotait une barque. En dépit de mon désir, je n'ai jamais osé en emprunter une, je craignais de ne pas savoir m'en servir. Au bout du pont un immeuble peu riant me faisait songer à une amie, élève de première, très très grande fille (en taille) au visage de poupée, bien sous tous rapports, sympathique, enjouée, fabriquée pour le bonheur et une vie sans histoires, tout ce que je n'étais pas. Elle s'est tout de même retrouvée enceinte à 16 ans, ce qu'elle nous annonça en larmes, honteuse et paniquée, avant de disparaître à jamais de notre lycée, madame le

censeur lui en ayant refusé l'accès dès que « ça s'est vu », ses parents impitoyables ayant exigé un mariage. C'est dans cet immeuble minable que la belle a échoué avec son bébé et un homme qu'elle connaissait à peine. Chaque fois que je traversais le pont, je regardais les fenêtres, espérant la voir apparaître derrière l'une d'elles, aujourd'hui encore, je les regarderais si l'immeuble comme les grands studios qui le jouxtaient n'avaient pas été rasés. L'île avait une pointe où se dressait un immense saule dont les branches tâtaient l'eau du fleuve comme une mère l'eau du bain de son enfant et le tronc indiquait le niveau des crues. Ce saule je l'ai tant contemplé, à force, il a dû pourrir, lui aussi a été rasé... l'île moins sauvage offre un parc aménagé pour les enfants, un ascenseur la dessert depuis le pont... Bien plus tard ma petite famille et moi nous sommes installés de l'autre côté du pont au bout de la grande avenue qui le prolonge jusque dans la commune voisine, dans un immeuble sans charme, ni gai, ni triste, où mes enfants ont commencé à grandir, à bien peu de mes propres parents, habitant à l'autre bout du pont, ce qui ne nous a pas vraiment réunis. Près du pont (donc le bout du pont autrefois) un manège a fait la joie de mon aîné, le marché du bas la mienne, je ne fréquentais plus les bords de Marne, n'ayant plus de cours à sécher, et je ne volais plus au Prisunic. Pour aller travailler, je traversais le pont en bus qui rejoignait la vilaine gare de RER qui avait autrefois remplacé sous mes yeux le traditionnel chalet suisse de la gare de chemin de fer Paris Bastille dont je ne me rappelle pas avoir jamais pris le train, mais les avoir vu passer quotidiennement de ma fenêtre de chambre, libérant un ancestral panache de fumée et un

boucan du diable... Je suis retournée une dernière fois sur l'île, à la nuit tombée, pour disperser les cendres de mon père dans la Marne, pariant qu'il remonterait jusqu'au Havre, puis du Havre à New York, seule ville habitable selon lui avec Rome et Paris. Je passe par là de temps en temps et j'observe la gentrification avancée de ce que fut ma ville, banlieue moyenne pour employés moyens où les désirs mêmes étaient moyens, c'est ce que j'avais entendu dire par l'une de nos voisines à qui sa petite fille posait la question : « Et nous, on est pauvre ou riche ? » Moyen, avait-t-elle répondu.

Et, mes ponts...

Mon non souvenir de ponts.

Partir en quête au moins de ceux de mon hexagone,
me les re-mémorer.

Quelques traces peut-être ?

Commencer donc.

En premier lieu, des dessous de ponts, leurs pierres arquées, des structures solides, humides, sous des tunnels de périphériques, dans la voiture familiale. Effarée, les lumières intermittentes transformant notre habitacle, les visages et les vêtements des miens devenus autres.

Et,

conduite par le paternel, voir arriver de loin un pont d'autoroute, son arc-en-ciel bientôt au-dessus de nos têtes. Ai-je rêvé ces décors alléchants de restaurants perchés ? Invitations à s'arrêter plutôt que d'avalier en roulant nos sandwiches au thon perdus dans un alu transpirant. A peine le temps de saliver face à ses promesses gustatives lumineuses. Jamais, je ne suis montée jusqu'à elles. Jamais aujourd'hui, ne le voudrais.

Et,

ne me souviens qu'à peine du Pont de Khel, traversé une seule fois. Ma mémoire boudeuse, réveillée par cette image de transfrontalier. On l'appelle La passerelle des deux rives. Depuis son tablier, un point de vue sur le Rhin

offert aux piétons et cyclistes. Vertige en regardant de loin cette roue de fête foraine, une toupie géante enroulée sur un mât. Aujourd'hui cette passerelle aux promesses européennes ?

Et,

me souviens un peu, d'un passage aller et retour sur l'île de Noirmoutier, belle accolade avec le continent. Réminiscence des tuyauteries de couloirs de caves d'un immeuble banlieusard, sortes de robots géants aux pieds de colosse. Solide sur ses jambes en béton-armée ce pont submersible ? Combien de temps encore, résistera à la corrosion salée ?

Y retourner ?

Et,

il n'y a pas si longtemps, les traversées des ponts des îles de Ré et d'Oléron. Deux enjambées touristiques entre les côtés terre et mer. Ma surprise renouvelée en imaginant (à grand peine) la force nécessaire des câbles pour résister aux charges, aux phénomènes sismiques, ou à je ne sais quel accident aujourd'hui imprévisible. La force des ponts sur l'eau, m'inonde de sa fragilité.

Y retourner ?

Et,

en admirant le pont – au nom de l'ancien maire de Bordeaux – s'élever en silence au-dessus de la Garonne pour faire passage à un rutilant paquebot, cette lourde et complexe légèreté des lignes au-dessus de pylônes à hauteur des clochers de la ville. Leur horlogerie mise en œuvre par la sublime intelligence humaine en même temps que par le diktat égotiste de quelques-uns.

Et,

en 2025, mon retour à Paris. L'été, quai de seine, appel de l'eau sur les corps de baigneurs, rassemblés dans un périmètre dés de couture, avec des sortes de bouées nouées à leurs bras – Ai-je bien entendu ? Peut-être des cadavres humains repêchés il y a peu dans le fleuve – Souvenir de plongeurs depuis de petits ponts rocheux en bord des gaves de montagne. Courants d'eau bleu-vert, dans lesquels défilent des truites, revenant chaque année frayer dans leur eau natale.

Et,

retour sous le ciel gris de novembre, déambulation solitaire après quelques mois de vie parisienne. Enfilade de ponts, le vieux Pont neuf et sa tribu, plis d'un motif monumental annulant les barrières entre rives. Des embrassades urbaines, historiques et géographiques. Depuis leur hauteur ou au ras des berges, des street-fishers à l'affût – si ce n'est à la pêche, au moins à l'observation. Une quarantaine d'espèces, voire de nouvelles espèces disent-ils, même des méduses ou des crustacés. Ils viennent ou reviennent nicher dans la capitale.

Et,

marcher sur le quai de Loire, traverser en son extrémité le pont-levant qui à l'instant de mon passage, ne se lève pas. Lumière aveuglante sur le macadam minéral, l'air doux et rafraîchi à l'abord du bassin. Demi-tour vers la Rotonde, nombre de coureurs du dimanche. Ombre sur ce versant.

J'y retournerai.

Et...

Cette énigme dorénavant de ma mémoire des ponts,
intemporelle.

Ils se sont mêlés poursuivis, retrouvés, télescopés, l'autre nuit.

celui qui a existé quand enfants nous avons d'abord emprunté le bac avec nos parents. Avant, c'était la voix paternelle : vous allez voir ce qu'est la traversée du fleuve, même si c'est un peu cher. Sans doute voulait-il qu'on prenne la mesure. Après sa disparition et après la construction du pont, quand j'emmenais maman en voiture de Saint-Hilaire à Pornichet en passant par l'immense ouvrage projeté, elle disait, en regardant par-dessus bord les chantiers de Saint-Nazaire : ton père aurait eu le vertige, autant qu'en avion ; moi non — et ce qu'elle ajoutait — j'ai confiance.

celui sous lequel on marche en passant par le quai parisien à fleur d'eau quand se mêlent miroitements sur les pierres verdies, écho des voix et des pas, tente clandestine plaquée contre une paroi, envie de retrouver la lumière.

celui d'Argenteuil, qui ressemble encore aux tableaux l'ayant représenté avant toutes les grandes bascules. Ce jour-là, tellement embouteillé quand il s'agit d'aller à Gennevilliers pour une visite de stage, que le retard et le regard se superposent pour ne faire qu'un avec ce qu'on imagine du pont quand on est complètement bloqués au milieu.

certainement pas le plus illustre des 435 ponts, peut-être même le plus petit et son nom : oublié. Pourtant, doucement arc-bouté sur un petit canal, il porte une

cinquantaine d'adolescents venus de la banlieue nord-ouest. Ils sourient au photographe en agitant des roses achetées à la sauvette pour fêter un voyage à Venise qu'ils n'auraient jamais espéré faire un jour.

Sekki nous précède sur le pont suspendu quelque part après avoir traversé une forêt du Yamanashi. Avec lui nous avons croisé de très anciennes stèles, sonné la cloche à l'orée d'un temple, lancé des pièces, accroché un vœu de papier, puis abordé la traversée du pont vers la cascade. Les lattes de bois bougent sous nos pieds, le lit de la rivière en-dessous est sec et l'air lourd en plein été. Sekki ne parle pas mais nous voyons et suivons un motif noir sur sa chemise blanche : c'est une échelle, allant du cou au bas du dos, comme un pont vertical.

et celui qu'on n'imaginait même pas. Si tu ne sais pas qu'il existe, tu ne le verras pas. Être là à temps. Attendre que se découvre le pont à marée, au ras du sol. Tu y vas. Rien à première vue. Seules les herbes sauvages, les oiseaux de mer au confluent des deux rivières côtières et impossible de traverser. Pourtant on voudrait bien rejoindre l'autre côté : il paraît qu'il y a un passage. Mais vraiment rien. Il faudra revenir. Une autre fois, les amis garent aux parages leur voiture tout près et le repèrent. C'est comme une apparition qu'ils traversent avant de se retrouver dans le petit bois sur la rive d'en face puis, dans le prolongement, sur l'immense plage qui lui succède, suivie de la petite île où sont cultivées les fameuses pommes de terre — mais la sardinerie n'existe plus. Ils font le tour de l'île puis le chemin à l'envers, sans faire attention. Et là, se retrouvent penauds devant la mer et les rivières qui ont fusionné. Passage annulé par la marée montante. Submersible. Invisible pendant plusieurs

heures. Recouvert. Disparues provisoirement les deux grandes dalles de granit du 17^{ème} siècle, les piles qui les soutiennent et les dalles plus récentes assurant le pont sans hauteur en le reliant aux berges. Pont du Kantel jouant avec les bras de l'eau. Connu des résistants, des passeurs, et de quelques-uns. Reste à faire le détour : plusieurs kilomètres. Le pont à marée ne se laisse pas oublier. Quand tu l'empruntes avec respect sous l'œil indifférent des bernaches, tu n'oublies ni les marées ni l'embouchure ni sa provisoire disparition.

Je pourrais commencer par les ponts réels. Ceux dont je me souviens : un petit pont de bois sur un ruisseau près d'une maison où nous allions parfois enfant, dont les planches creuses rendaient un bruit sec sous les chaussures ; le pont-rue gris au-dessus de la voie ferrée que je traversais pour aller de Rome à la rue Legendre, avec l'odeur d'asphalte chauffé et quelques voitures qui faisaient vibrer le garde-corps ; un autre pont, beaucoup plus tard, au-dessus d'un fleuve très large, traversé un soir de novembre avec du vent et des lumières orange suspendues dans le brouillard. Mais le pont auquel je pense aujourd'hui n'enjambe rien. Il n'y a pas d'eau dessous, ni de vallée, ni de voie ferrée. C'est une bande verte. Elle commence à l'entrée de l'hôpital. Je me souviens de la première fois où je l'ai vue. C'était un matin très tôt l'hiver, une lumière extérieure grise et plate. Les portes automatiques se sont ouvertes avec ce léger courant - d'air tiède qui accompagne toujours l'entrée dans les hôpitaux. Juste après le tapis noir, sur le sol clair, la bande apparaissait, nette, d'un vert presque vif, comme une flèche très longue. Un panneau indiquait : suivre la ligne verte - consultations. Je ne savais pas encore que je la suivrais pendant des mois. Le trajet commence dans un hall assez haut de plafond. À droite, un café où les machines font un bruit régulier de vapeur. À gauche, un guichet vitré derrière lequel quelqu'un parle au téléphone sans lever les yeux. La bande verte

passé au milieu du hall, puis tourne brusquement vers un couloir. Le couloir est plus étroit. Le sol brille. Par endroits la bande s'efface, surtout dans les virages, là où les chariots passent souvent. Je me souviens d'un premier détail : à environ dix mètres de l'entrée du couloir, la bande verte traverse une fissure dans le carrelage. Une fissure très fine, presque droite, qui coupe la ligne en deux pendant quelques centimètres avant qu'elle ne se reconstitue. Je l'ai remarquée la première fois parce que j'avais baissé les yeux pour vérifier que je suivais bien la direction. La bande verte descend ensuite par une rampe. La rampe est longue. Elle est bordée de deux mains-courantes métalliques froides au toucher. Sur le mur de droite, il y a des affiches médicales. Une affiche sur la prévention des infections, une autre sur l'importance de l'activité physique pendant les traitements. Je ne les lis jamais vraiment, mais je sais qu'elles sont là. Elles changent parfois. Un matin, l'affiche sur l'activité physique a été remplacée par une affiche avec un grand dessin de poumons. La bande verte, elle, ne change pas. Après la rampe, il y a un premier carrefour. La ligne verte continue tout droit mais une ligne jaune part vers la gauche. J'ai appris plus tard que la ligne jaune mène à l'imagerie. Parfois des gens s'arrêtent à cet endroit et regardent le sol, hésitent. Certains se trompent et partent sur la jaune avant de revenir. Moi je continue toujours sur la verte. À environ cinquante mètres du départ, il y a une grande baie vitrée. On voit un morceau de ciel et le toit d'un autre bâtiment de l'hôpital. Selon l'heure et la saison des clairs-obscurs : en janvier, froide, presque métallique ; en avril, il y a parfois du soleil qui tombe directement sur la bande

verte et la rend beaucoup plus brillante. Je me souviens d'un matin d'été où la lumière formait une tache exactement au milieu de la ligne, comme si le pont passait soudain par une zone éclairée. La première salle d'attente se trouve juste après cette baie vitrée. Les chaises sont alignées le long des murs, elles laissent une trace. La bande verte passe entre deux rangées de chaises, comme un petit chemin réservé. On s'assoit souvent là. Les gens ont des dossiers, des sacs, parfois des couvertures. Certains parlent, d'autres regardent le sol. Il arrive qu'un fauteuil roulant soit placé directement sur la ligne verte, et alors la bande disparaît un instant sous les roues. Mais elle réapparaît toujours de l'autre côté. Après la salle d'attente, la ligne traverse une double porte. Ces portes sont lourdes et se referment lentement avec un bruit d'air comprimé. Derrière, l'odeur change, plus nette, un mélange de désinfectant et de plastique. La bande verte continue. Je pourrais presque la dessiner de mémoire. Elle longe un mur blanc pendant une vingtaine de mètres. Elle passe devant un distributeur de boissons où personne ne s'arrête jamais. Elle tourne à gauche, un angle très précis, presque à quatre-vingt-dix degrés. Juste à cet endroit il y a un petit défaut dans la peinture du mur, une tache plus sombre qui ressemble vaguement à une île. Je l'ai regardée à chaque passage. La consultation se trouve au bout de cette ligne, porte grise avec un numéro. Quand on arrive là, la bande verte s'arrête. Elle se termine brusquement devant le bureau d'accueil. Comme si le pont s'interrompait exactement à cet endroit. Les premières semaines, je regardais beaucoup la ligne. Je vérifiais qu'elle était toujours là, qu'elle continuait. Ensuite j'ai appris le trajet par cœur. Je

pouvais presque fermer les yeux. Mais je continuais malgré tout à regarder le sol. Il y a eu des variations très légères. Un jour, un morceau de la bande s'est décollé sur environ dix centimètres. Le bord se relevait un peu, formant une petite vague verte. Quelques jours plus tard il avait été recollé. Un autre jour, quelqu'un avait laissé tomber un gobelet de café exactement sur la ligne. La tache marron a mis plusieurs jours à disparaître. Les mois ont passé. Toujours la même ligne verte. Toujours le même trajet. Entrée, couloir, rampe, carrefour, baie vitrée, salle d'attente, double porte, couloir blanc, porte grise. Une traversée répétée sans réfléchir. Je me suis rendu compte que la ligne verte fonctionnait comme une sorte de mesure du temps. En hiver, elle semblait plus sombre. Au printemps, elle devenait presque lumineuse. En été, la lumière de la baie vitrée la coupait parfois en deux : une moitié dans l'ombre, l'autre dans une clarté très nette. Il y avait aussi les autres personnes. Certains visages revenaient régulièrement. Un homme très grand qui marchait toujours très lentement. Une femme avec un foulard rouge qui s'arrêtait toujours à la baie vitrée pour regarder dehors. Un couple qui suivait la ligne main dans la main. Je ne savais rien d'eux mais nous traversions le même pont. Puis un jour, après plusieurs mois, on m'a dit que le service allait changer d'étage. La phrase était dite simplement, presque comme une information administrative. À partir de la semaine prochaine, les consultations auront lieu au troisième étage. Je me souviens d'avoir pensé immédiatement à la bande verte. Le premier jour du changement, j'ai cherché la ligne. Elle était toujours là au début. Mais après la salle d'attente, au lieu de continuer vers la porte grise, elle tournait vers un

ascenseur. Et devant l'ascenseur, elle s'arrêtait. À l'intérieur de la cabine, il n'y avait plus de ligne. Juste le sol en caoutchouc. Quand les portes se sont ouvertes au troisième étage, j'ai regardé par terre. La bande n'était plus verte. Elle était bleue. La ligne bleue partait du seuil de l'ascenseur et continuait dans un couloir beaucoup plus clair. Le sol était différent, plus mat. La couleur bleue était plus douce que le vert, moins vive. Elle tournait après quelques mètres, puis passait devant une série de fenêtres donnant sur la ville. Je ne connaissais pas ce trajet. Je l'ai suivi lentement. Comme la première fois. Il y avait d'autres détails. Un chariot stationné exactement sur la ligne. Une plante verte dans un pot blanc. Un panneau indiquant soins ambulatoires. La ligne bleue passait sous la plante et réapparaissait de l'autre côté. La nouvelle salle d'attente était plus grande. Les chaises étaient disposées différemment. La ligne bleue passait le long du mur au lieu de traverser la pièce. Je me suis assis et j'ai regardé cette nouvelle trajectoire. C'est à ce moment-là que j'ai compris que la ligne verte appartenait déjà au passé. Elle continuait probablement d'exister en bas, mais je ne la suivrais plus. La ligne bleue menait à une autre porte. Un autre numéro. Elle s'arrêtait exactement au même endroit symbolique : devant le bureau d'accueil. Le pont changeait de couleur mais gardait la même fonction. Je suis revenue plusieurs fois encore. Toujours la ligne bleue. Je remarquais de nouveaux détails. Une rayure dans le sol près d'une fenêtre. Un petit morceau de ruban adhésif transparent qui fixait la ligne à un endroit. Un reflet qui se déplaçait l'après-midi. La dernière fois que je l'ai suivie, je me suis arrêtée un instant au début du couloir. J'ai regardé la

bande bleue qui s'éloignait devant moi. Elle ressemblait beaucoup à la verte. Mais elle n'était pas tout à fait la même. Peut-être que tous les ponts fonctionnent ainsi. On les traverse plusieurs fois. On croit suivre toujours le même chemin. Et puis un jour la couleur change. Ce changement paraît simple, presque décoratif : une ligne verte remplacée par une ligne bleue sur un sol d'hôpital. La réalité correspond peut-être à autre chose. À une traversée qui ne se fait pas seulement dans les couloirs. Une traversée plus lente, moins visible, elle passe par les mois, les attentes, les conversations brèves derrière des portes fermées. On suit une ligne sur le sol pendant que quelque chose d'autre se déplace, plus profondément. On quitte une zone sans toujours savoir exactement à quel moment on l'a quittée. On arrive ailleurs.

Le pont lui, reste presque le même, pas celui qui le traverse.

Les retours se sont succédés, et la traversée, silencieuse et mouvante, s'est peu à peu parée de quelques dessins de couleurs légères, de traces, d'éclats de peinture qui s'accrochent à l'air et prolongent le pont au-delà du sol.

Est-ce seulement un pont? Sans doute. L'eau coule dessous. Et présence d'un parapet en pierres. C'est une destination de promenade, on s'y arrête. Un arrêt quasi invisible. Ni panneau, ni banc. Il faut quitter la route principale, celle qui mène au hameau suivant, prendre sur la gauche. Une route qui ne mène nulle part. Une ferme peut-être. Des prés certainement. On s'arrête au pont. On s'y sépare. L'homme part à l'aventure, en cuissardes et panier autour de la taille, la canne à pêche à la main, il attaque le gouffre. On le voit enjamber le parapet, longer les arbres, piétiner les fougères, se laisser ensevelir par elles, partout elles sont, hautes, et lui qui disparaît là où le torrent gronde. Entendrait-on le sifflet dans ce vacarme? En haut, c'est le monde civilisé, la route, la margelle, les prés verdoyants, l'herbe rase, tondue par le troupeau de moutons, c'est l'ouvrage en fil sorti du papier de soie, c'est Henriette posée calmement sur le parapet, c'est le temps qui s'étire, c'est le monde devenu sensation, la nature devenue excursion. Arracher une feuille à un arbre, un brin d'herbe, les lancer au dessus du parapet de gauche et se précipiter à quatre mètres de là pour les voir arriver. C'est le suspens, c'est les aléas du voyage qui se vivent ici, et ce miracle sans cesse renouvelé de l'apparition de la feuille ou de la brindille lancée de l'autre côté de la route, qu'on a perdue de vue durant quelques secondes, qui a affronté mille obstacles et qui surgit sans qu'on ne sache jamais à quel moment exactement et à quel endroit.

Autre temps, autre département. Pas de torrent mais un canal d'arrosage. Le pont est pourtant là, qui se superpose à tout pont à hauteur d'enfant, pont qui permet en s'agenouillant, ou s'allongeant sur la chaussée, de déposer une feuille ou une fleur dans l'eau et de connaître ce frisson de l'attente, l'émerveillement de l'apparition.

Nous sommes revenus en adultes et en voiture, le temps de photographier la maison, maison dans laquelle nous ne sommes plus autorisés à entrer. C'est l'automne, ou peut-être l'hiver, le temps est gris, gris le ciel, grise la façade, grises les plaques d'ardoises, grise la rampe de l'escalier, et ce gris avale le bleu du portillon en bois, le bleu délavé, le bleu passé, des volets. Sur la photo, dans son cadre de bois, sur la photo grand format, une maison triste, aux volets fermés, aux branches nues du prunier, qu'on a eu la bonne idée de prendre en contre-plongée, ce qui n'empêche pas cet air de désolation, de stupeur devant ce tableau (le cadre en bois annonce le tableau) (on l'a accroché au mur) (on l'a offert, c'était même le cadeau surprise, le gros lot, l'acmé de la fête), cette maison petite, sombre, sans charme aucun. Ce jour-là nous ne sommes pas allés jusqu'au pont. Cela aurait pourtant été facile, en voiture.

Il fut un temps (combien? Cinq ans? Dix ans?) où pour m'endormir je prenais le chemin qui conduisait au pont. Enfin, pas tous les soirs. Parfois je prenais l'autre direction. Celle qui va vers la ferme de Couffins. Mais, certains soirs, je suivais le chemin qui descend, celui qui passe devant le lavoir, derrière l'ancienne école, là où le chemin devient sombre, les fougères nombreuses, qui, si on le quitte et prend vers la gauche à l'embranchement,

conduit au pont. Je ne suis jamais allé au - delà. Peut-être est-ce là que j'aurais dû m'aventurer, vers ces lieux inimaginables pour n'avoir jamais été vus. C'est ce qu'aurait fait Funès, le personnage ecmnésique inventé par Borges. C'est ainsi que cela se passe dans les *Fictions*. Dans la réalité, on cherche plutôt à se souvenir. Je m'arrêtais au pont, attendant le sommeil qui ne venait pas. Puis j'ai cessé le soir de me promener dans mon lit.

Je n'irai pas devant la maison, je démarrerai à la hauteur de l'école. Une première image : le mur de pierre, le mur de soutènement. Il n'est pas besoin d'agrandir l'image, pas besoin d'appuyer sur la flèche pour le situer, pas besoin de chercher l'escalier volant pour savoir qu'il est là, à gauche, bien que hors champ. Il fait beau, on doit être au printemps (confirmation est donnée par la date sur l'écran de l'ordinateur, 25 avril 2025). Il manque l'ombre dans le tournant, les arbres ont dû être abattus, on aperçoit la barrière en bois, mais le voyage s'arrête là. D169 est tracé à la peinture sur la chaussée. Une voiture est garée. Au loin on aperçoit une maison. Et plus loin encore une autre, vaste, constituée des trois bâtiments, une ferme ou un hameau. Il n'y avait rien. Le pont est entre les deux. Je peux le situer. La voiture surmontée d'une caméra n'a pas jugé bon d'aller plus loin. Nulle photo sur Google Map. Hésiter entre se réjouir que des lieux échappent à leur cartographie sur internet et le regret de ne pas le revoir, le pont. Essayer de déplacer le bonhomme rouge sur la carte. Y parvenir. Comprendre qu'il est possible de le voir le pont, d'y aller, là, dans l'instant. Appuyer sur la flèche. Un chemin étroit, des murets en pierres, des arbres, un ciel bleu encore, même

jour, même date, et s'arrêter. Brusquement. Je n'irai pas plus loin. Je le sais.

Moment suspendu où la mer apparaît pour la première fois. Où ? à droite, dans la baie tout en bas ! un débordement un trop plein comme un ciel renversé, là quand on passe le pont avec son effet venturi qui fera trembler ceux qui l'empruntent, le pont pour aller jusqu'à Brest ou le pont pour aller à la plage qui enjambe la vallée du gouet et le port du Légué, permettant de relier la ville aux sept collines, comme à Rome disent fièrement les briochins. Ici s'arrête la comparaison, quoique, dans chaque ruisseau il y a un tigre qui dort. Dans la transhumance de l'enfance, le pont traversé n'était pas celui-là mais un autre plus bas dans la vallée, un aqueduc en briques avec plusieurs arches qui a été détruit depuis à la dynamite et dont il ne reste que les piliers fantômes de chaque côté de la vallée. C'était l'époque où ils ne savaient pas qu'ils empruntaient les mêmes chemins, que l'un passait au-dessus de l'autre, qu'ils se croisaient chacun dans la bulle hermétique et poreuse de l'enfance. Comme dans un générique de film, leurs jeunesses défilent, l'une dans une ville de banlieue au pied du périphérique, l'autre à Saint-Brieuc, chacun son pont, chacun son saint. Ici, ce sera le pont de Saint-Brieuc, sous-préfecture, quartier des merles, au faîte d'une des collines aux maisons blanches identiques, des pierres en granit ourlant la porte et les fenêtres, toit d'ardoise, la rue Massenet, un quartier neuf avec ses excentriques. La maison du castor à flanc de colline, construite par celui qui ne connaissait pas les permis de construire et les contraintes administratives, qui

s'asseyait sur les pétitions dressées à son encontre, pour hisser lui-même sa maison sur pilotis, au-dessus du vide, loge regardant le trafic incessant du pont en béton. En éclaireur, le pinceau géant Raphaël collé au hangar de l'entreprise Sennelier, les murs pare-bruits avec des bas-reliefs en forme de vague, le panneau marron annonçant la baie avec son vieux gréement, le Grand Legeon, l'odeur du Légué, du port à marée basse et toute l'enfance dans une vallée, les cours de gym du lycée Renan et l'adolescent courant en short dans la neige renvoyé au vestiaire par le prof de gym pour se couvrir, revenant avec des moufles, les après-midis à descendre dans les ravins, à l'ombre des arbres avec des masques effrayants, la MJC du plateau rythmant les mercredis et les week-ends avec les cours de Judo, l'entraîneur entre deux bagarres emmenant le dojo à Brest, à Morlaix, les frères Kitché, tout le monde dans sa r16, histoires que sans avoir été vécues, font partie du patrimoine génétique. La maison de l'oiseleur collée au pont, dévastée par le pont, dont on aperçoit les fenêtres gothiques, cible des graffeurs, taguée, distille encore ses vapeurs de mystère. Un ermite, un homme oiseau, élevant vautours, corbeaux et perroquets, une volière bricolée dans un jardin, qui se défendait des gamins du quartier venant piquer ses planches, ses parpaings et ses sacs de ciment pour leurs cabanes au péril d'être becqueté par l'un des ses amis emplumés. Du haut de son nid d'aigle, à hauteur de la canopée des arbres qui descendent vers le port de commerce du Légué, il aimait les enfants. Le pont enjambe le port du légué, longtemps oublié, abritant les plus hauts taux d'alcoolémie du département et fréquenté épisodiquement par des petits cargos

déchargeant sables, ciments et planches sur la rive dédiée aux frets, près des containers rouillés, les Fenwick et les rails abandonnés, aujourd'hui devenu l'une des parties les plus vivantes de la ville. Maisons repeintes de couleurs vives, Criée, les rades les plus glauques ont été fermés et des terrasses s'y déploient. La silhouette de Maigret enquêtant dans les vasières s'est dissipée mais les relents du gaz des algues vertes qui ont envahi la baie sont bien présents à marée basse. On ne s'arrête plus à Saint Briec. On passe au-dessus des années où l'enfance s'est dépliée. Les enfants ne s'entassaient plus dans la voiture pour aller aux Rosaires ou à Martin-Plage, on ne cherche plus la chaussette du pont, blanche et rouge, presque toujours à quatre-vingt-dix degrés, on ne dit plus le premier qui a vu la chaussette a gagné, on file directement sur Brest. Quand on passe maintenant sur le pont, on découvre que la maison de l'oiseleur a été restaurée. Des rambardes anti-suicide masquent un peu la vue, brouille la vision de la mer. En février, les boules d'or aperçues à flanc de colline ne sont pas des ajoncs, mais des mimosas. On file directement sur Brest, reste encore deux cents kilomètres, si on veut arriver avant la nuit, on plisse les yeux avec ce soleil bas qui éblouit, on s'arrêtera juste à la sortie pour faire un plein au Leclerc de Plérin.

Il y a six ponts dans le village cerné au Nord par un canal qui en effleure les contours, au Sud par le fleuve aux tumultes ravageurs et traversé, enfin, par une rigole creusée dans le but d'assécher un étang devenu plus tard un vaste domaine agricole.

Nous voici :

1 — près du pont du chemin de fer (aujourd'hui détruit) sous lequel passe la route principale et dont les piliers préservés de la démolition forment une porte d'entrée symbolique (comme il en existe tout autour de Paris) menant au cœur du bourg ;

2 — sur le pont dit de « La Serre » sans quoi le village, dans sa partie Nord, serait coupé du monde. Avec ses balustrades d'un vert vieillissant dont la peinture subit les outrages du temps, il enjambe la rigole et permet à toutes sortes de véhicules (voitures, camions, tracteurs, cyclomoteurs, bicyclettes et même, ajoutons-y les piétons) d'entrer et sortir à leur guise du bourg ;

3 - sur le second pont du chemin de fer, un ouvrage d'art imposant, toujours debout mais sans plus aucune utilité depuis que la voie de chemin de fer a été supprimée. Il domine la rigole, toujours elle, si capricieuse en ses méandres, ainsi que les bassins lavoirs que, dans des temps pas si lointains, utilisaient les vendangeuses venues d'Espagne avec leurs escouades de maris, d'enfants, de frères et de sœurs pour « rentrer la récolte » comme disaient les propriétaires en parlant des vendanges ;

Mais encore :

4 — sur le troisième pont de chemin de fer, autre ouvrage tout aussi imposant, enjambant cette fois le fleuve pour permettre aux convois de voyageurs et de marchandises quand ils circulaient encore de poursuivre leur train-train jusqu'à rejoindre la grande ligne toute proche (mais de train il n'y a plus et le pont n'est plus qu'un élément de décor dans un paysage désolé depuis que se succèdent les campagnes d'arrachage des vignes rendant les terres nobles de la contrée au désespoir des friches) ;

5 — sur le pont suspendu qui est depuis toujours l'emblème de la localité. Il est la porte d'entrée du village au Sud et n'a plus de suspendu que le nom depuis que l'ancien ouvrage, vraiment suspendu, lui, a laissé place après plusieurs avaries rendant sa traversée aléatoire sinon dangereuse, à un mastodonte de béton armé dont des piliers prométhéens assurent la stabilité. L'architecte, en reproduisant dans son matériau organique et de manière imagée les cordages de l'ancienne structure, s'est appliqué à donner l'illusion d'un pont suspendu lequel, dit-on, faisait du temps de sa splendeur l'admiration de tout le canton et au-delà. Peut-être voulut-il ainsi cultiver la nostalgie de cette noblesse ? Le prix à payer de son audace architecturale est que le pont dispose d'une seule voie de circulation, obligeant le véhicule prêt à s'engager à céder le passage dans le cas où un concurrent arrivant en sens inverse aurait réussi à prendre les devants, ce qui ne manque pas de donner lieu à des situations conflictuelles dont il arrive que certaines se règlent à coups de manches retroussées. C'est sur ce pont que se retrouvaient jadis les badauds quand, passée l'alerte inondation diffusée dans les hauts-parleurs

amplifiant les annonces publiques, venaient observer, impuissants, l'inexorable et soudaine montée des eaux.

Et enfin, nous voici :

6 — sur le petit pont de pierre enjambant le canal et qui les conduisait, lui et son aïeul tant aimé, tous deux à cheval sur leurs bicyclettes, vers des lieux-dits dont les noms - Les Cascals, Las Planas, Paillargues, Chanteperdrix où était l'une de leurs plus belles vignes coiffée d'un bois de pins adoré des palombes - le laissent toujours rêveur, dans la somnolence ouatée des souvenirs d'enfance.

C'est ici, me confia-t-il un jour, qu'accoudé au parapet, il se plaisait dans la contemplation les eaux vertes filant, discrètes et silencieuses, en direction de la mer, ici qu'il suivait des yeux les alignements des platanes veillant à la sérénité de leur périple, ici qu'il attendait, impatient, le passage d'une péniche — elles étaient encore nombreuses à assurer, en ce temps-là, le transport des vins produits dans la région — pour en saluer les bateliers qui, comme un rituel, ne manquaient pas de le saluer en retour en agitant leurs casquettes dans un signe de fraternité. Ainsi s'écoulaient les heures à rêver de haleurs, de fleuves impassibles et de cotons anglais. Et c'est ici qu'adolescent, il retrouvait K. Elle avait les yeux d'un ange. Je n'ai jamais perdu, m'avoua-t-il encore, le goût sucré de ses lèvres. Je sais qu'il lui revient parfois comme font les vagues de la mélancolie. Et que, dans les plis de sa vie secrète, il n'oubliera jamais l'ultime battement de son cœur lorsqu'elle disparut dans ses gouffres amers.

pour reprendre les pérégrinations de l'auteur – partant du sud-est pour arriver au sud ouest de la capitale – des souvenirs, des rappels des redites – j'ai cessé de penser à *Norma* – je ne vois pas point commun avec elle (elle se promène entre l'Angola et le Brésil – mais je continue l'exercice de construction – celle de l'autobiographie (mais il y en a partout et il ne peut pas en être autrement) qui est un chantier débuté voilà bien longtemps, en attente) mais Paris ne fait partie de cette affaire que bien après -

(périf)

Le pont Napoléon 3 – National

Le pont de Tolbiac

(passerelle Simone de Beauvoir) empruntée un jour entre les jardins de Bercy (ce n'était plus la halle aux vins du temps des études de Jussieu) et la très grande bibliothèque (aux quatre livres ouvert sur tranche et rapetissés à mesure de leurs constructions – les bureaux administratifs de ladite institution dans la gare d'Austerlitz et la visite au président de l'époque pour y proposer quelque chose en rapport relation avec le cinéma et son histoire) – il n'y avait pas là de cinémathèque en face (elle était rue Albert de Mun – au troca, entrée alors (70/71) 1 franc – Langlois présentant je ne sais plus quel incunable français sous-titré en suédois)

Le pont (suspendu) de Bercy (le métro, le quai de la Gare où les conteneurs étaient entreposés – la compagnie nationale des cadres, filiale de la sceta elle-même filiale de la sncf – un été durant tous les matins, l'inventaire ; tous les après-midi la routine) (celui-là comme le Bir-Hakeim je les apprécie vaguement à cause du double-tablier – comme celui de Lisbonne 25 Avril qui avant se nommait (fucking) Salazar))

Le pont Charles de Gaulle (nouveau – raide comme la justice, va à la gare de Lyon comme Austerlitz)

Le pont d'Austerlitz (la gare est presque morte)
Le pont de Sully (appuyé sur l'est de l'île Saint-Louis) – on allait jouer au billard à Bastille (c'est devenu un coiffeur) – la caserne de la garde républicaine, les chevaux qui courent sur le sable de la cour intérieure – on prenait en photo les pousseurs qui remontaient le courant du haut des immeubles de la fac) (pas d'institut de quelque monde arabe que ce soit – plus tard si tu veux, la terrasse du restaurant hors de prix)

rive gauche : pont de la Tournelle (la statue érigée face au resto La tour d'argent au sixième étage, la table la plus proche de Notre-Dame)

pont de l'Archevêché (les milliers de cadenas des années deux mille – comme le suivant (petit pont) passage vers l'île, vers l'îlot-vache (restaurant)

entre les deux îles : pont Saint-Louis (piéton)

petit Pont (l'arrière de la cathédrale)

pont Saint-Michel (le train qui passe – en dessous qui n'était pas encore réseau express régional) – le palais de justice, le quai des Orfèvres et Maigret – ses sandwiches et sa bière – la roulotte des époux Livi et les

frère et belle-sœur qui vivent dans les étages), le Soleil d'Or où mon oncle ne donnait jamais rendez-vous)

Le pont Neuf (appuyé sur l'ouest de l'île de la Cité) vert galant (rive gauche le domicile des Modiano dans les immeubles de briques – le film de Carax (pourquoi pas Carax après tout ? Qu'est-ce que ça change ? Il y avait une photo de lui de Pierre Richard et du Doisnel assez vieillissant du côté de l'Uruguay – de fil en aiguille Jacques Médecin échoué là pour échapper au fisc – et aussi de l'autre côté de la baie de Montevideo, Buenos Aires – et réapparaît ici vaguement les rues toutes à angle droit du décor de la maison de *Norma* bleue et celle du vieux dégueulasse verte)

rive droite : pont Marie (la bibliothèque Forney où j'ai vendu le livre d'artiste de PP. Les boîtes vêtues de tissu rouge tramé – les exemplaires morts dans l'incendie – un autre exemplaire confié place saint-germain-des-près (elle s'appelle JPS et SdB je crois) dans une librairie (un voleur comme il s'en trouve dans cette corporation)

pont Louis-Philippe (le restaurant le trou-milou du tournage – la rue du pont, les cours de maths donnés à un jeune type qui arriverait peut-être à avoir son bac, il vivait dans la rue François-Miron au rez-de-chaussée et un loft de deux ou trois cents mètres-carrés – au bout de cette rue la place Saint-Paul)

pont d'Arcole (Napo 1)

pont Notre-Dame (l'hôpital peut-être, l'accès vers le métro en venant de Maubert et le déjeuner avec mon frère quand il était en montage là – la place Maubert où vivait la mère de Marc Auger)

pont au Change (le vent qui hurle ici aux loups)

Le pont des Arts (passerelle) (le vent ici aussi dont on sait que c'est chez les fâcheux qu'il préfère choisir les victimes de ses petits jeux) (au hasard) (le café-tabac Corona où le père de Patriiiiiick donnait rendez-vous à son fils)

Le pont du Carroussel (l'hôtel du quai – la maison des agronomes – la résidence de Chirac gardée par deux ou trois flics prêtée par Dody Alfayed ou je délire ? – le restaurant à l'œuf mayonnaise saint-James facturé quatre-vingt-quinze centimes d'euro)

Le pont Royal (le préféré de paumée) (celui par lequel ont tenté de fuir Louis 16 et son épouse il me semble

(passerelle Léopold-Sédar Sengor) (là où le boxeur a foutu sur la gueule des CRS pendant la période gilets jaunes – je ne me souviens plus de son nom (il ne me vient que Dieterle) (c'est un réal us William) – un héros sans doute (le boxeur pas le réal) – je pense à Luigi Mangione immédiatement et je le salue)

Le pont de la Concorde (février trente-quatre – les croix-de-feu, le front populaire l'assemblée mais plus, Maxim's où J. invitait quelques uns de ses employés disons pour le chiffre d'affaire mirobolant de la fin des trente glorieuses (70 ou onze) – Madeleine (une pensée vers elle) au bout de la perspective

Le pont Alexandre 3 (le plus beau – à côté de chez elle)

Le pont des Invalides (doublé – sans aucun attrait sinon d'aller rue François 1 et les studios d'Europe 1 où on répondait au téléphone) (à partir de là, plus d'intérêt pour ces passages)

Le pont de l'Alma (zouave)

(passerelle Debily)

Le pont d'Iéna (tour Eiffel - Trocadéro)

Le pont Bir-Hakeim (sur l'allée des Cygnes) (métro, statue de la liberté – le cidj pour trouver du taf)

Le pont de Grenelle (fin de l'allée des Cygnes)

Le pont Mirabeau (la Seine quand même – en dessous faut-il qu'il m'en souviennne)

Le pont du Garigliano (le nom je l'aime – italien sûrement bataille et victoire comme Arcole – Guadalquivir me fait le même effet – monte Cassino et Frosinone, je ne suis pas certain que mon père y fut à la guerre, là – ça ne me dit rien d'autre, du quinze au seize, sans intérêt sans charme, sans ami.es)

(périf)

après ce sera Billancourt

Le train file dans la ville. Une ville serrée, dense. Près de la voie, de petites maisons à un étage. Au rez-de-chaussée, des boutiques protégées par un auvent de tuiles brunes, des hangars, des usines, des parkings. Plus loin, des immeubles. De temps à autre, le train passe sous le ventre d'une énorme chenille minérale au ventre blanc nervuré sur toute sa longueur. Elle s'appuie sur d'épais cylindres semblables à des pattes colossales et s'incurve légèrement. Le pont surplombe des terrains de tennis ou de basket peints en vert en enfilade. Parfois, ce sont des miroirs liquides d'eau grise. Des piscines ou des bassins de pisciculture, on ne sait, le train passe trop vite pour qu'on puisse le dire. Ailleurs, la chenille monumentale suit un cours d'eau canalisé, bordé de chemins blancs soigneusement entretenus.

Son ventre est régulièrement marqué de rainures transversales, qui indiquent que ce pont a été coulé par tronçons. Peut-être selon la technique de la "poussée" – ou lançage – utilisée pour la construction des viaducs, quand des dizaines de camions-toupies viennent à la file vider leur chargement de béton dans le coffrage où se formera un tronçon du tablier du pont ; puis on pousse le nouveau bloc ainsi coulé dans le précédent, qui avance au-dessus du vide, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on rejoigne le rivage opposé. Opération délicate et difficile, qui n'est pas sans risques. Camions et grues dérapent dans la boue et se renversent. On meurt sur les chantiers où les hommes construisent des ponts.

Il suffit de passer le pont... celui qui veut bâtir le pont doit affronter les forces telluriques et composer avec les dieux. Le dieu fleuve, dont la fureur précipite toute la force de ses eaux contre les piles en construction. Le dieu au trident, l'ébranleur du sol, qui frappe de son arme la construction humaine jusqu'à la faire s'écrouler, jette à bas les pierres et les blocs patiemment montés, et précipite dans le gouffre, tel un jouet désarticulé, le train qui tentait de le franchir, et avec lui les êtres qui avaient eu l'outrecuidance de vouloir passer.

Il faut conjurer la puissance destructrice des dieux, conclure un accord avec eux et donc s'acquitter du droit de passage. Fleuve ou détroit marin, Hellespont ou gué périlleux, il faut payer le prix et sacrifier quelque chose ou plutôt quelqu'un. Certes, vous pouvez sacrifier un animal pour franchir un gué le temps que les piranhas s'attaquent à la bête et la dévorent, et vous voilà de l'autre côté, sauf. Mais si la faille est profonde, le fleuve large et tumultueux, il vous faudra construire un pont et sacrifier plus qu'une bête de votre troupeau. Vous devrez passer un pacte et payer l'octroi : ce sera la première âme qui passera le pont, dit-on dans les contes. Elle se révèle toujours être le fils bien-aimé, la fille chérie ou encore la fiancée belle comme le jour. Le pacte doit être scellé dans la mort, il exige le sacrifice humain, celui de la personne qui vous est la plus chère. Le jour du sacrifice, on amène l'enfant. Garçon ou fille, l'enfant est l'aîné de celui qui veut construire le pont. Il – ou elle – a les joues rondes, son caractère est vif et joueur, son rire illumine le monde, ses yeux sont des lacs de lumière, les boucles de sa chevelure brillent. On l'a habillé, paré d'or, on lui a dit qu'il allait participer à la cérémonie, à la place d'honneur.

Il est heureux et confiant. Les dieux ne voudraient pas d'un petit esclave maigre et malheureux, qui se débattrait. Il leur faut du bonheur pour se repaître pleinement. L'enfant n'aura pas le temps de comprendre que déjà il est mort, que l'on recueille son sang pour le mêler au mortier qui cimentera les premières pierres du pont et qu'on en verse de pleines coupes au divinités des eaux. Le sacrifice a eu lieu, le pacte est scellé, le pont pourra s'édifier et tenir. Aux hommes qui viendront, il suffira de passer le pont moyennant une obole.

C'est pourquoi, la nuit, sur les ponts de pierre construits par les hommes, rôdent des fantômes ; ils errent à la recherche d'une vie à prendre en revanche de celle qu'on leur a volée. Ce sera une âme solitaire, égarée et désespérée, qu'il suffira de persuader ou d'effrayer pour qu'elle passe par-dessus le parapet. Elle n'est pas joyeuse, mais les dieux devront s'en satisfaire.

Le pont, plusieurs fois renommé depuis sa construction en 1751, marque le passage de la ville à ses villages maraîchers et nourriciers, voie routière avec trottoirs surmontant la Loire, laquelle avec ses îles, ses saules déchirés, ses bancs de sable jaune, son instabilité son imprévisibilité, ses poissons chats et ses anguilles a réussi à sauvegarder sa vie sauvage en devenant patrimoine mondial de l'humanité. Depuis le parapet de pierre côté St Jean-le-Blanc (pourquoi le Blanc ?), une canne à pêche en bout de bras, on voit de l'autre côté la gothique cathédrale à deux tours, émergée du Moyen âge et des toits d'ardoise. La massivité du pont, son ancrage, sa capacité à traverser le temps, s'incarnent en tonnes de pierre taillée, chaque pilier étant renforcé par une tourelle-contrefort à toit pointu de lauzes évoquant les châteaux les chevaliers et les fées. Ce Pont Royal, nommé aussi Pont National ou pont Georges V, la pierre ne se révoltant jamais contre son changement de nom, supportant l'Histoire aussi facilement que les chevaux les calèches les voitures les camions les bus et maintenant oui les rames d'un tram dont la matière métallique renvoie le soleil, aveuglant le regard, attirant l'œil alors qu'avant l'œil regardait en bas l'éternelle division de l'eau au pied des piliers, la placidité du fleuve reconstituée en aval jusqu'au pont prochain, ce pont Royal prolonge la rue Royale bordée d'arcades de pierres blanches, abritant le promeneur, le dirigeant vers la place du Martroi où domine Jeanne d'Arc en armure et à cheval,

elle surmonte le bas-relief de son bûcher, son épée pointée vers le sol.

Quand on le traverse dans le sens ville-campagne, la vue autrefois sur des maisons basses de bord de route avec jardinets et vérandas, s'est hérissée d'immeubles blancs de dix étages, s'est ponctuée de panneaux bleus indiquant la direction des autoroutes et d'abris bus à panneaux publicitaires mobiles d'abord, Mc Do, Leclerc, puis sans doute bientôt animés de personnages jeunes et heureux contrairement aux inquiétants portraits des escaliers de Poudlard qui se retournaient dans leur tableau quand passait la bande d'Harry Potter, pure science-fiction à l'époque. À l'époque, une autre époque, l'époque signifiant toutes les époques, à l'auditeur de savoir selon l'âge et le milieu social du locuteur de quelle époque on parle, le pont n'était pas chargé de bouchons à 18h, les moins riches retournant maintenant après leur travail dormir dans les faubourgs suivant le trajet ancien des maraîchers et des vendeurs de poulets revenant des marchés, leur carrioles vidées, leur labeur payé, parfois bien arrosé.

Plusieurs semaines que tu n'étais pas entrée dans ton atelier. Besoin d'y retourner, de brasser les papiers, manipuler les tubes d'acrylique, les pinceaux et les crayons. Juste les toucher, les saisir, les déplacer, trier, ranger peut-être, pour que les gestes retrouvent le chemin de la création. Brasser les photos, les livres, la colle, les tissus et les diverses matières entreposées sur le sol, le bureau ou les étagères ; pour te reconnecter, te frayer un chemin. Impossible d'avancer dans ce capharnaüm. Déplacer les objets, tenter de ne pas recréer un autre capharnaüm un peu plus loin.

Une odeur de poussière t'irrite la gorge. Avec un doigt, tu écris le mot nuage sur le bureau. Prends une photo. D'un geste ample, le chiffon légèrement humidifié, tu époussettes le bureau. Agiter les mains, les bras pour laisser reposer l'esprit et plus tard faire venir la création.

Tu t'assoies au sol, minutieusement enlèves la poussière sur chacun des livres de la pile en attente de rangement. Les classes dans la bibliothèque. Ceux sur le thème des nuages, ou inspirants pour le projet, ensemble. Apercevoir sur l'étagère penser/classer de Perec. Le moment propice à sa relecture ? Non, pas tout de suite, tu résistes, maintiens ce temps de rangement. Au sol un tas de dessin, un par un tu les regardes, les évalues, jettes ceux dont tu ne perçois plus le sens.

Les carnets tu les voies, ça te donne le vertige cette abondance. Tu les feuilletes, les manipules, lis quelques fragments.

Au fil des heures, doucement, geste après geste, tu sens que tu te reconnectes à ton projet.

Je le vois tous les jours de ma fenêtre. Je le vois, ce pont en dos d'âne, qui franchit la rivière, je vois la route étroite qui y passe pour rejoindre le village du fond de la vallée. Je vois ce village isolé, tapi entre rivière et montagne, qui serait perdu sans le pont, qui serait inaccessible sans cette route. Comment ont-ils fait, ces villageois, pendant des siècles, sans aucun accès autre que la rivière sauvage ? Jusqu'au moment, où un pape d'Avignon, originaire de cette région, a décidé de faire construire un lien. Un pont roman aux six arches ancrées dans le courant, un pont bâti de pierres calcaires blanches solides. Ce pont qui devait permettre aux pèlerins d'accéder à la collégiale bâtie pour y prier une vierge noire dont la légende raconte qu'elle fut trouvée dans la terre retournée par un laboureur. La collégiale existe toujours, les pèlerins se retrouvent tous les ans le premier dimanche de septembre et je les vois de ma fenêtre défilé en nombre sur le pont étroit en chantant des cantiques. Je vois aussi les voitures qui se croisent difficilement, je vois les défilés des chars lors du carnaval, j'entends les cris joyeux des enfants, les bruits puissants de la batucada tapant sur les tambours, j'aperçois les canoés qui descendent la rivière les rames battant les vagues, je me rappelle aussi la voile rouge du pilote de parapente qui atterrit par erreur et par mégarde sur la cime du pont, ratant de peu la chute dans la rivière...

Je vois, le soir, les phares jaillir sur le dos d'âne, tels des lumignons tâtant l'obscurité, j'admire les bouquets de

feux d'artifice tirés du pont, éclatant d'étincelles colorées et de détonations résonnant dans la vallée, j'entends les flonflons des bals du 14 juillet ou du 15 août, le pont est un lien, un lieu de passage et un lieu de vie. Les peupliers et saules trempent leur feuillage dans la rivière, les petites anses creusées par le courant sont remplies de sable, les pêcheurs s'alignent sur les rives dès le mois de mars, les primevères éclairent les prés au printemps. Et le pont brave le temps, les pluies et les tempêtes, les déluges et les inondations, et reste un précieux témoin de l'histoire.

Achevé six ans avant elle, il est l'aîné de la vieille dame. L'un et l'autre provenant des plans crayonnés du même créateur, passionné de métal et de rivets. Comme elle, il est toujours là. Il permettait à la nationale dix de franchir la Dordogne. À présent, il se contente de soutenir la départementale mille dix pour passer de Cubzac les ponts à Saint Vincent de Paul. Son déclassement s'est produit à l'achèvement du pont de Guyenne permettant la poursuite de l'autoroute vers Bordeaux et les plages des Landes. Lors des migrations estivales, il retrouve son faste d'antan et peut à nouveau sentir le poids des véhicules bloqués sur lui attendant patiemment le dégagement des voies de circulation, amont ou aval suivant la période. En temps normal, seuls les locaux l'empruntent, le préférant au détour engendré par le pont autoroutier.

Il n'est pas apparu soudainement là au détour du fleuve, il a remplacé le pont suspendu à péage construit au début du dix neuvième siècle et détruit par une tempête. Les deux guérites en pierres taillées sont toujours là, en parfait état, restaurées en même temps que le pont au début de notre siècle. Elles ne pourront plus hélas taxer les personnes à pied, chargées ou non chargées, des dix centimes réglementaires ou encore distinguer les chevaux avec cavalier et valise – à cinquante centimes – des bœufs ou vaches, conducteurs à part – à trente-cinq centimes. Le summum de la journée devant être le passage de la voiture publique ou diligence – à quatre ou

cinq chevaux et conducteur – rapportant la folle somme de six francs et cinquante centimes.

Avec son jumeau ferroviaire situé à quelques centaines de mètres en amont, ils sont les premiers ouvrages permettant aux véhicules de traverser l'estuaire. Vers l'aval, il faut patienter jusqu'à Libourne et vers l'amont utiliser le bac de Blaye ou celui de Royan.

Gratté, anti-rouillé et repeint d'un bleu déjà légèrement terni, il s'est vu adjoindre une extension cyclable et l'honneur d'être inclus à la fois à la piste Scanibérique et à celle du canal des deux mers. Cet ajout surplombe le fleuve sur toute sa longueur, fermement visé dans le tablier du monument, il permet une circulation sans risques pour les piétons et les deux-roues. Dûment inaugurée par les personnalités politiques de l'époque, sa fréquentation a fait taire les protestations que les mois de travaux avaient soulevées. Une plaque de marbre en témoigne.